

John Ash

Cinq poèmes

traduits par Robert Davreu,
Robin Holmes et Ludo Vlasak

John Ash, né à Manchester, vit depuis une dizaine d'années à Istanbul. Ses publications récentes s'intitulent *The Anatolikon* (Carcamet, 2001), *The Burnt Pages* (Random House, New York, 1998).

WEEK-ENDS DANS L'OUEST DU CONNECTICUT

Là-bas il y a d'immenses arbres
et un million d'insectes stridulants.
Au cœur de tant de contrepoint
il est impossible de dormir, et le jardin est comprimé
en une sorte de pilule que la nuit avalera.

Bien sûr, la lumière flâne encore dans les rues,
et les maisons, avec leurs porches variés, sont charmantes,
comme des boîtes à musique remplies de *Rückert* lieder,
mais qu'est-ce donc qui pousse ce maire putatif de Westport
ainsi que sa femme à décorer leur chambre de maître
avec de grossiers outils agricoles ?
On dirait une chambre de torture... Dehors,

Obscurément se dressent des épicéas bleus, des chênes rouges, des pins blancs,
et le sous-bois est aussi luxuriant et enchevêtré que de la prose de Mandarin.
On s'imagine des forêts interminables, mais le sentier est barré
à quelques pas, aux abords d'un autre lieu saint
de culte domestique, qui luit à travers le feuillage rebelle,
et le soleil, témoin oublié, disparaît on ne sait où.

Ici, pas de possessions communes :
des sociétés construisent leur siège à côté
de biefs absurdes et idylliques, et les tours de la ville,
les grands espaces sont chassés,
toujours plus loin par-delà l'horizon indiscernable.

Perplexe devant tant de richesse et d'uniformité
il serait facile d'oublier où se trouve la sortie,
facile d'oublier qu'une telle chose était nécessaire.

Un paysage sans horizon ou un coucher de soleil sont des endroits rassurants –
aussi rassurants que la chambre de votre enfance
avec ses murs jaunes et ses images trompeuses
d'adultes bienveillants et d'animaux bavards,
mais une fois les dernières briques de ces murs en miettes,
une fois les derniers lambeaux de ces images envolés
vers l'océan, vous vous retrouvez seul dans le jardin moite
avec le chat irascible, au milieu d'un tourbillon de cris.

Vous avez en main un guide sur
l'art folklorique suédois en Amérique.

L'IVROGNE DANS LA NEIGE : D'APRÈS TRÁKL

D'un âge à l'autre,
Les petits mots – les mots pour dire l'obscurité,
Ou l'argent, ou la viande crue,

Les abats déversés dans des seaux
Aux portails austères où les femmes attendent en hiver –

D'un siècle à l'autre
A l'écœurant croisement

Il y a toujours le visage de pierre de la mère
Alors que l'heure de sa réclusion approche,

Le visage blafard de la sœur
Comme une lune à la dérive entre des murs glacés –

Toujours le front noir de la ville morte,
Et au dessus, des choucas.

J'ai vu l'ombre du père sur l'escalier en colimaçon,
Je l'ai vu en train de jouer avec les miroirs de son cauchemar.

Encore et toujours...

Ce qui s'est passé est aussi simple qu'un cube.
Les cymbales de l'automne ont retenti
A l'heure de ma naissance. Des gouttières fracassées reposaient
Au pied de murs noircis. La main de ma
Mère était froide. Plus tard ma sœur
Fit un mariage malheureux. Je n'entendais
Plus sa sonate de Schubert dans la pièce voisine.

Ô vous qui avez été punis pour ce que vous ne saviez pas,
Vous qui avez tout avoué, n'ayant rien à avouer,
Vous petites gens qui pendent au arbres par le cou,
Vous savez que ce n'est pas assez, ce n'est jamais assez
De parler des soirées bleues, des escaliers noyés,
Et de têtes en bronze qui saignent : ils nous surpasseront toujours.

Le poète est toujours en train de mourir
Tel un ivrogne dans la neige,
Et cet événement n'est qu'un brin de paille dans l'œil de Dieu.

Ô mon jeune Mathias, mon infirmier
Et assistant (arraché aux mines
Pour travailler à l'hôpital) c'est toi qui as écrit :

« Encore et toujours je pense
A mon cher et tendre capitaine. Le soir
Il allait bien et me disait avec coeur de lui apporter
Du café le lendemain matin. Mais au matin
Tout avait changé, et mon capitaine n'avait pas besoin de
café noir. Toujours il me protégeait. Monsieur,
Je ne désire plus rester ici avec ces personnes. »

SOUVENIRS D'ITALIE

pour Pat Steir

Bien sûr que j'aimais la lumière
et la manière dont les jeunes gens
flirtaient les uns avec les autres.
J'aimais la lumière, –

la manière dont elle tombait d'un ciel tel un tableau,
ou peut être comme le sol (si cette
manière de le dire n'est pas
trop paradoxale) pour un tableau,

et la manière dont les jeunes gens se tenaient dans la gare
vêtus de jeans de la couleur du ciel
ou de la mer dans un tableau, des jeans qui révélaiet
les formes de leurs jambes et qui m'évoquaient

les statues sur la place à l'extérieur de la gare
où la lumière tombait avec une telle violence
que leurs ombres étaient plus noires que le désespoir du peintre
qui n'arrive pas à se remettre à son tableau : la toile
est devant lui, son fond bleu aussi vide que le ciel au-dessus de la gare

où les jeunes gens flânent comme les héros au cours d'une des trêves de la
guerre de Troie
quand d'indolents pique-niques étaient possibles au bord de la mer calme,
sous un ciel souriant,
et l'on croirait presque que la guerre est finie pour toujours, car ils ne sau-
raient à coup sûr tarder à tomber amoureux les uns des autres...
Et le peintre sait que son tableau doit être héroïque, que le bleu n'est pas
le ciel
mais une mer terrible qu'un Dieu a levée pour noyer la beauté des jeunes
gens sur le champ de bataille en marbre de la gare,

et il sait que le tableau est achevé,
que celui-ci représente l'envie que le divin doit ressentir
envers l'humain tout comme le marbre doit envier la mer,

et le tableau est accroché dans le hall de la gare
et les jeunes gens dérivent devant lui dans un va et vient indifférent :
leurs pieds semblent à peine toucher le sol en marbre bleu.

LE CONCERTO DE MERIKANTO

Quelque part en Finlande un compositeur est assis
Comme une horloge ou une primevère
entouré de mille lacs et de neige.

Les choses sont peut-être toujours ainsi, ou encore
il est fort probable qu'il soit enveloppé
dans la lumière estivale, dans d'interminables couchers de soleil
et dans d'agaçants essaims de mouchérons.

Sa maison de vacances serait-elle en bois ?
De son appartement apprécie-t-on la vue à travers des fenêtres classiques ?
Les mouchérons se posent sur les portées,
ils ont leur propre conception de la musique,
et d'un coup le largo devient scherzo.

Nous sommes dans les années 20. Un peu plus à l'est
Le magnifique chat au long poil, chéri d'Elizabeth Södergram,
Est abattu par son voisin,
Coupable d'avoir uriné sur ses roses.
De cet événement naissent maints tristes poèmes,
Et pendant ce temps, le compositeur découpe des pages entières
De son chef d'œuvre pour orchestre. Peut-être
Les découpe-t-il en lambeaux comme de la paille, et un oiseau
Les emporte-t-il pour en faire son nid. Les étudiants
Ne trouvent rien. Qui peut dire – Ô air palpable
D'un paysage lointain, rafraîchi éternellement ?
Qui peut en rendre compte ?

Un blizzard a balayé la partition
effaçant ainsi tout repère. Certes,
le climat ne se montre bienveillant qu'envers
Sibelius et Brahms,
Qu'envers les imitateurs adoués de Sibelius et Brahms, *mais*,
comme on dit dans un chagrin plein d'incompréhension
pour ce qui est perdu et que l'on n'entendra jamais, *tout de même...*
n'aurait-il pas pu attendre avant de se tourner
vers la chanson populaire et le néoclassicisme,
avant d'écrire dans les marges
« injouable, cela peut-il demeurer ainsi » ?

L'oubli est avide, Ondine,
Mais pour l'heure nous sommes victorieux.
Nous sommes dans les années 90 en Amérique
Par une brûlante journée d'été, dans la fournaise
Puante de la ville, et pour quelques instants
La mélodie qui ouvre le concerto de Merikanto
Retient notre attention comme un rideau
D'une blancheur intense et lumineuse que l'on ouvre lentement –

PETITES VARIATIONS POUR NATALIA GINZBURG

Peut être avait elle renoncé à tout espoir
de jamais voir la maison, le pont, la lune
avant même que ne lui vienne à l'esprit l'idée
que ceux-ci aient pu être ce que la distance
séquestrait dans son argent. Il y avait un mystère
qu'elle pouvait résoudre, une vérité dont les contours
étaient à la fois suggérés et masqués par le vent
qui soufflait sur son visage, chargé d'un ample et frais parfum.

Elle observa la lune pendant des heures
mais la maison n'apparut point, non plus que le pont
et elle balaya ses pensées du revers de la main comme des mites.
Elle avait l'espoir de devenir totalement limpide,
plus limpide, plus distante encore que le fleuve
à sa source. Elle se refusait à dire que la lumière était argentée,
bien qu'elle le fût, – plus proche que jamais.
Elle ne voulait pas d'étranges parfums ou de mystères
mais le son de la parole humaine portée par le vent, –
un homme, une femme et un enfant. Ah, les espoirs,

et les distances sur lesquels tes pensées s'attardent
tel un parfum qui emplit chaque pièce de la maison la plus éloignée
et, de même que les feuilles sont emportées à la surface d'une rivière,
au clair de lune, sous les arches d'un pont,
elle s'est aperçue que trois noms flottaient dans ses pensées, –
celui d'un homme, d'une femme et d'un enfant :
elle écrivit et chaque mot était de l'argent battu.